Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 46 (1917)

Heft: 1

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉ

Premier de l'An d'un professeur

Encore un. Il n'y en aura plus beaucoup. C'est, naturellement, du Jour de l'An que je parle.

Et, naturellement aussi, je veux dire qu'il n'y en aura plus beaucoup pour moi ; car, pour les autres, on ne sait pas du tout quand les Jours de l'An finiront. Il y en a jusqu'à la consommation des Jours de l'An. C'est indéfini. Cela se perd dans la nuit de l'avenir. A tous, présent ou à venir, bonne année !

Pour ce qui est de moi, qui en ai déjà vu un nombre très respectable, il y en a quelques-uns aussi, dont je me souviens avec une très grande mélancolie ; quelques-uns aussi, dont je me souviens avec un plaisir rétrospectif, qui est plus vif peut-être qu'il ne le fut sur le moment même.

Par exemple... C'est bien cela. J'étais déjà professeur, — et je n'avais pas de barbe au menton, ou tout au moins, il fallait m'approcher de près pour s'apercevoir que j'en avais, ou plutôt, que j'en aurais probablement. Mes élèves entre eux, s'égayant, disaient : La barbe !

En ces temps-là, ça n'avait pas le sens que ça a aujourd'hui. Cela n'était qu'une réclamation ou un souhait, un souhait de Jour de l'An. Cela voulait dire :

— Nous voulons un professeur qui ait du prestige. Nous souhaitons que le nôtre en acquière. La barbe ! Que la barbe soit !

Elle fut, un peu plus tard. Tout vient à point à qui sait attendre. Elle est venue ; elle est même devenue blanche. Toujours est-il que j'étais ridiculement jeune.

Or, ce jour-là, qui était la veille de l'avant-veille du Jour de l'An, après le signe de croix habituel, j'entends un élève qui dit à haute et intelligible voix :

— *Bonnum annum !*

C'était du latin très suffisant et parfaitement acceptable. Je répondis :

— *Bonnum annum et multos alios !*

Et, aussitôt, cinq ou six de mes gaillards de se détacher du peloton et de m'apporter des fleurs. Je rangeai les fleurs sur la chaise et j'allais reprendre la parole pour remercier, lorsque l'un des « détachés » déplia un beau papier et me lut un compliment en vers latins assez présentables. Le tout était, je l'ai su ensuite, dans les habitudes du pays et de quelques autres.

J'écoutais les hexamètres, qui me semblèrent tout particulièrement harmonieux : car l'amour-propre est le plus puissant des congestionneurs, et, il faut bien que je l'avoue, j'étais parfaitement ravi.

Mais il fallait répondre. Je n'ai jamais tant regretté de ne pouvoir pas improviser des vers latins, c'eût été bien beau, mais ce n'était pas à ma portée. Je répondis en un français qui n'était peut-être pas d'une correction absolue ; car l'émotion est la mère des plus grandes choses, mais aussi des plus désavantageuses constructions. Heureux ceux qui, comme Mascarille, peuvent faire un impromptu à loisir !

Mais la construction vicieuse, malgré son nom, est presque une vertu. Du moins c'en est la marque : c'est le signe de la sincérité. Dieu sait si, ce jour-là, je fus sincère.

Ce qu'il y a d'assez curieux, c'est que je me rappelle très bien tout ce que je dis ce jour-là, et que je puis le reproduire, moins les fautes de français, avec une très sûre fidélité. Je dis donc à peu près ceci.

— Mes chers amis, c'est la première fois que je reçois des vœux de bonne année comme professeur. C'est quelque chose comme une investiture. Elle m'est agréable. Elle est sans solennité ; elle est cordiale et elle est touchante. J'en suis ému. Vous ne voudriez pas que je ne fusse point. Remarquez que vous l'êtes moins que moi ; parce que vous avez déjà plusieurs fois présenté vos vœux d'année commençante à vos professeurs, tandis que je n'ai jamais encore reçu de souhaits discipulaires. C'est une nouveauté charmante et déconcertante. Elle me met, pour une fois et pour un moment, dans un état d'infériorité devant vous, ce que j'accepte très joyeusement, de très bon cœur.

« Voulez-vous, à titre d'inférieur, donc, et comme le plébéien aux Saturnales, devant les patriciens, toutes proportions gardées, que je vous dise vos vérités et que j'exprime en toute liberté ce que j'attends de vous et ce que j'en espère ? Oui, sans doute ?

« Vous êtes de petits Français, demain de jeunes Français, après-demain des Français en toute activité. Vous aimez votre pays et vous êtes ici pour apprendre à l'aimer, sinon davantage, du moins, si je puis dire, avec plus de précision et de netteté. Vous y êtes pour connaître ses lointaines origines gréco-latines et ses origines chrétiennes, à la fois lointaines et permanentes ; vous y êtes pour le connaître dans toute sa suite et dans tout son développement. Aimez-le de toutes vos forces morales et de toutes vos forces intellectuelles. C'est très facile, c'est très doux, c'est aussi très difficile et très rude ; et de cette fonction sociale, la douceur et la rudesse, toujours mêlées, se tempèrent, se fortifient l'une l'autre, indéfiniment, toute la vie, jusqu'à ce que d'autres reprennent et continuent la tâche.

« Prenez le banc de quart, puisque nous sommes dans une ville maritime, et acquittez-vous de votre service, loyalement et vaillamment, jusqu'à ce que le capitaine vous invite, avec bienveillance et bonté, à aller dormir. Soyez attentifs dans la « bonace » et pleins de sang-froid énergique dans la tempête. Soyez obéissants à vos officiers et protecteurs éclairés et dévoués de vos matelots.

« Soyez... Je ne voudrais pas vous attrister, jamais, ni particulièrement en un pareil jour. Il y a — je suis encore du même avis que vous, du même avis que vos espérances — il y a de très bons moments dans la traversée. Il y a des minutes exquises de contemplation devant les côtes fleuries et fraîches et devant les étoiles pures et claires. Jouissez-en sans remords et sans inquiétude. Mais que ce soit pour vous comme une récompense de l'effort et comme un réconfort en prévision d'efforts nouveaux. La contemplation, le repos du corps et de l'âme, la joie, la sincérité, doivent être pour ainsi parler, à base de reconnaissance envers qui les permet ou les donne, et la reconnaissance doit être une excitation à bien faire, puisque qui se dit reconnaissant se sent débiteur.

« Le devoir, donc, toujours ce mot ! Je reconnais qu'il revient souvent dans les discours. C'est parce qu'il revient souvent dans la vie. Vos parents vous disent ceci à peu près tous les soirs.

« — As-tu fait ton devoir ? As-tu bien fait ton devoir ?

« C'est ce que la mère de tous, la vie, vous dira toujours, un peu plus souvent que tous les soirs.

« Et pourquoi non? Le devoir a beaucoup de bon. Il soutient beaucoup plus qu'on ne le supporte ; et il est, par une singularité presque unique, un poids sur lequel on s'appuie. C'est un lest. Ne vous débarrassez de ce lest qu'en débarquant.

« Et maintenant, si vous voulez, occupons-nous du devoir d'aujourd'hui. »

Nous nous en occupâmes. Telles furent mes impressions et telles, approximativement, furent mes paroles. Au cours de la plume, j'en ai peut-être mis un peu plus aujourd'hui que je n'en mis il y a quarante ans ; mais le fond est resté le même.

C'est parce que le fond est resté le même qu'il y a peut-être lieu de répéter aux jeunes gens d'aujourd'hui ce que je disais à des jeunes gens qui sont maintenant quinquagénaires.

Et, du moins, que ce soit mon excuse. Emile FAGUET.

VERS

Salut à la nouvelle Année

Encore un an de plus qui s'efface et retombe
Dans ce gouffre sans fond qu'on nomme le passé.
Encore un pas que fait le siècle vers sa tombe,
Sur la route où déjà six mille ans ont passé.

Qui donc pousse en avant ce cortège d'années,
Qui les emporte ainsi ? Pauvres filles du Temps,
Elles s'en vont soudain comme des fleurs fanées
Et mourant en hiver, ne vivent qu'un printemps !

Mais si vous les couchez dans leur cercueil immense,
Vous en créez aussi de nouvelles, Seigneur.
Lorsqu'une est passée, une autre recommence :
L'une meurt aujourd'hui, demain naîtra sa sœur.

Salut à ce berceau ! Salut à cette année
Qui se lève à son tour sur l'éternel chemin,
Et vierge encore de mal et d'espoir couronnée,
Escorte en souriant les pas du genre humain !

Emile TROLLIET.